



**HAL**  
open science

# Le passage des ibadites de l'oued Mya à l'oued Mzab. Perspectives archéologiques

Cyrille Aillet, Patrice Cressier, Sophie Gilotte

► **To cite this version:**

Cyrille Aillet, Patrice Cressier, Sophie Gilotte. Le passage des ibadites de l'oued Mya à l'oued Mzab. Perspectives archéologiques. Stéphanie Guédon. Vivre, circuler et échanger sur la bordure septentrionale du Sahara (Antiquité-époque moderne), 18, Ausonius Éditions, pp.147-180, 2020, Scripta Receptoria. halshs-02980795

**HAL Id: halshs-02980795**

**<https://shs.hal.science/halshs-02980795>**

Submitted on 21 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le passage des ibadites de l'oued Mya à l'oued Mzab.

## Perspectives archéologiques

*Cyrille Aillet, Patrice Cressier et Sophie Gilotte*

L'abandon de l'oasis méridionale de Warġlān (la Sadrata de l'historiographie) et le basculement du centre de gravité du peuplement vers le site de l'actuelle Ouargla (peut-être déjà partiellement occupée) durent se produire au tournant du VII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup> siècle. Cette émergence de Ouargla comme établissement principal de la région pourrait avoir correspondu à l'imposition d'une autorité hafside en 626 h./1228 et au raid destructeur des Banū Ġāniyya, ainsi qu'au poids croissant des communautés malékites faces aux ibadites devenus minoritaires, d'une façon plus générale. Mais ce double événement semble bien concomitant, aussi, d'un troisième, lié aux conditions naturelles : l'abaissement inéluctable, dû à la surexploitation, de la nappe artésienne alimentant l'oasis de Sadrata.

Toujours est-il que l'on considère encore souvent l'abandon du site de Sadrata et l'émigration de ses habitants vers le Mzab comme la principale – sinon l'unique – origine du peuplement primitif de cette vallée, dont aurait alors commencé la colonisation agricole. En somme, le processus aurait été le même que trois siècles auparavant à Sadrata, dont la genèse aurait été liée à la prise de Tāhart, au IV<sup>e</sup> h./X<sup>e</sup> siècle, et à l'exode vers le sud de la population de cette capitale ibadite. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit sans aucun doute d'une surinterprétation des faits.

D'ailleurs, en ce qui concerne le Mzab, de trop rares sources écrites et certaines traditions orales tardives laissent bien entendre que sa fréquentation par des groupes provenant de Warġlān remonte à une époque antérieure et qu'il avait constitué assez tôt une aire satellite et économiquement complémentaire de ces oasis méridionales.

Après avoir passé brièvement en revue les indices qui conduisent à la révision de ce que l'on croyait acquis à propos du processus de peuplement de la vallée, nous dresserons un bilan du patrimoine archéologique médiéval et moderne de celle-ci, dont l'étude – jamais vraiment entreprise jusqu'à présent – permettrait d'apporter des réponses fermes aux nombreuses questions restées en suspens et relatives à la chronologie des événements, à l'origine des nouveaux arrivants, au mode d'exploitation des ressources et aux relations existant entre les différents groupes en présence. Ce patrimoine archéologique, de nature très variée, est hélas en voie de disparition rapide, sous l'effet d'une croissance urbaine récente incontrôlée. C'est d'une course contre la montre qu'il s'agit et les solutions que nous proposons dans cette contribution – qui se veut aussi un cri d'alarme – risquent fort de ne jamais pouvoir être mises en œuvre.

## AU COMMENCEMENT... LE PAYS DE WARĠĠĀN

Se pencher sur le passage des ibadites de la région de Ouargla à la vallée du Mzab, distante d'environ 140 km vers le nord-ouest, oblige tout d'abord à revenir brièvement sur ce que l'on sait du supposé foyer d'origine, pour mieux appréhender son contexte et évaluer le poids de facteurs géographiques, sociaux ou économiques susceptibles d'avoir entraîné des déséquilibres ou des bouleversements dans la structure de son peuplement. Or, le bilan que l'on peut en faire met en exergue un certain nombre de points d'ombre et impose aussi de proposer de nouvelles hypothèses quant à l'histoire du peuplement ou au moins de s'élever en faux contre beaucoup de celles admises jusqu'à présent. Celles-ci ne permettent pas forcément d'établir un lien de causalité entre l'abandon d'un établissement et le développement d'un autre, contrairement à ce qu'affirme le mythe fondateur tel qu'il est véhiculé dans la mémoire collective et partiellement reconstruit par l'historiographie moderne.

Importante étape caravanière du commerce transsaharien à l'époque médiévale et moderne, l'oasis de Warġlān est située dans une vaste dépression du Sahara septentrional dominée, à l'ouest, par des plateaux rocheux plus ou moins élevés qui flanquent le cours de l'oued Mya (fig. 1). Outre qu'il ne s'agit pas d'un oued au sens strict, celui-ci se caractérise par l'amplitude de sa vallée envahie par les sables, dans laquelle se dressent quelques buttes témoins désignées sous le nom de "gara" (pl. *gur*)<sup>1</sup> et où se succèdent de nombreux chotts, vestiges d'anciens lacs saumâtres. Ce bassin recèle surtout d'importantes formations aquifères dont le début de l'exploitation est généralement attribué aux populations ibadites, notamment après la conquête du royaume rustumide de Tāhart par les Fatimides en 296 h./909. Il faut toutefois reconnaître que la chronologie de la colonisation de la vallée du *wādī* Mya nous échappe en grande partie du fait de l'absence à ce jour de données matérielles capables

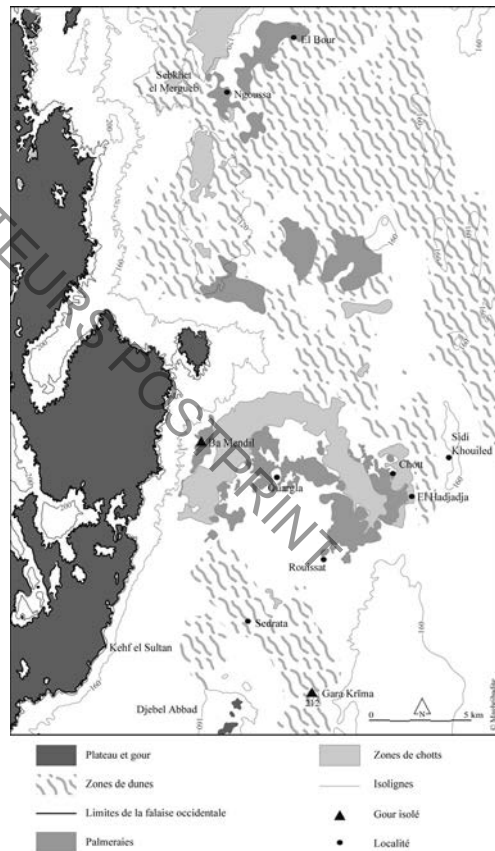


Fig. 1. Oasis de Warġlān (DAO : K. Mercier)  
[© Maghribadite].

1 La plus célèbre étant la Gara Krīma, forteresse naturelle qui servit entre autres de refuge lors d'une expédition fatimide en 297 h./910 : Aillet *et al.* 2017, 355.

de combler le hiatus qui sépare une occupation préislamique – et plus spécifiquement antique<sup>2</sup> – uniquement attestée à une échelle très large par des informations aussi rares qu'éparses, de celle de la période médiévale. Certaines sources textuelles contribuent néanmoins à atténuer ce fossé, en décrivant un espace peuplé, socialement et politiquement structuré et déjà favorable à la doctrine protestataire ibadite lorsqu'y arrivèrent Ya'qūb b. Aflaḥ et ses gens au début du IV<sup>e</sup> h./X<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Même si elle ne permet pas de reconstituer le détail de l'organisation spatiale, la riche microtoponymie locale, évoquant mosquées, fondouks, *qṣūr*, ou habitats en général, offre l'image d'un habitat polynucléaire ou éclaté gravitant autour d'un pôle dominant. Le complexe phénomène d'emboîtement des toponymes et des ethnonymes ne facilite pas non plus l'identification de ce centre de gravité ; ainsi, Wārġlān peut, tour à tour ou simultanément, désigner l'ensemble des localités ou le centre de l'agglomération, mais sans doute pas dès cette époque le centre urbain actuel de Ouargla. Un établissement nommé Tamāwāṭ semble, à la lecture de certains passages d'Abū Zakariyyā' et d'autres auteurs ibadites, jouer le rôle de chef-lieu religieux et économique<sup>4</sup>. Sadrāta Ibzūzam ne serait qu'un secteur de cet habitat ou un *qṣr* dépendant. De ce tissu d'établissements nous est parvenu un témoin privilégié, le site archéologique connu sous le nom de Sedrata, formé par la juxtaposition de trois agglomérations distinctes, placées sur des éminences et apparemment toutes emmuraillées (fig. 2). Ses vestiges furent explorés de façon intermittente entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Les derniers grands travaux d'envergure qui y furent menés sont dus à l'archéologue suisse Marguerite van Berchem, véritable pionnière dans l'utilisation de méthodologies jusqu'alors non appliquées à l'archéologie médiévale en général et particulièrement maghrébine<sup>5</sup>. Malheureusement, les fouilles n'ont concerné qu'un nombre très limité de bâtiments, tandis que les données stratigraphiques et la culture matérielle ont été systématiquement négligées. Les somptueux décors de stucs qui ornent les murs de deux au moins de ses édifices majeurs (fig. 3) ont fait l'objet d'une attention particulière et des découvertes effectuées à Siġilmāssa (Maroc méridional)<sup>6</sup> permettent de sortir de l'isolement cet art saharien, pour défendre la diffusion d'un répertoire ornemental lié à des communautés ibadites, ou tout du moins la mobilité de leurs artisans le long des grands axes caravaniers est-ouest<sup>7</sup>. Malgré la vision très fragmentaire qui ressort des recherches sur Sedrata, l'état impressionnant des ruines – qui conservent souvent la quasi-intégralité de leur élévation – et l'absence de spoliations systématiques, intercèdent en faveur d'un abandon relativement rapide de l'établissement. Le grand carrefour saharien qu'est Wārġlān subit en effet un raid des nomades placés sous le commandement des Banū Ġāniyya, en guerre contre les Almohades. S'il n'est pas certain

2 Par le biais de découvertes ponctuelles de monnaies et de céramiques romaines (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.), comme à Ghourd el-Oucif (nord-est de Ouargla) et à Hassi al-Adjar (sud-ouest), voir Rebuffat 2003, 239. Également Aillet 2017, 40.

3 Sur la déconstruction du mythe du dernier imam rustumide et du supposé repli massif des habitants de Tāhart sur le pays de Wārġlān, voir Aillet 2017, 44.

4 Aillet 2017, 58.

5 Cressier & Gilotte 2017a, 203 ; Aillet 2016.

6 Messier & Miller 2015. Ces stucs ont été étudiés par C. Capel dans le cadre de sa thèse *Sijilmassa et le Tafilalt (VIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) : éclairages sur l'histoire environnementale, économique et urbaine d'une ville médiévale des marges sahariennes*, soutenue en juin 2016 à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne.

7 Cressier & Gilotte 2012 ; Cressier & Gilotte 2017b, 428-429.

que cet événement ait à lui seul provoqué l'abandon du site urbain dont Sedrata constitue le témoin archéologique, la cuvette d'Ouargla passa à cette époque sous l'emprise des pouvoirs sunnites avec son rattachement temporaire à l'autorité hafside<sup>8</sup>. À l'époque où Ibn Ḥaldūn écrit, c'est en tout cas un établissement saharien reconnu, sinon d'importance majeure<sup>9</sup>. Outre l'impact négatif de ces raids qui aboutirent à une concentration du peuplement vers le centre de Ouargla et qui entraînèrent des vagues d'émigration vers le Mزاب, on ne peut exclure que des changements environnementaux, ayant une incidence sur la durabilité de la production agricole et la survie de l'oasis de Sedrata constituèrent la clé de sa désertion.

L'irrigation des vastes palmeraies de Ouargla, englobant la zone de Sedrata, s'effectuait d'une façon singulière puisqu'elle mettait à profit une nappe artésienne<sup>10</sup>. Un passage, certes tardif, d'Ibn Ḥaldūn (seconde moitié du VII<sup>e</sup> h./XIV<sup>e</sup> s.) met en lumière le degré de technicité qu'imposait l'exploitation de ce type très particulier de ressource hydrique. Il décrit de façon très vivante, ainsi que l'avait fait avant lui l'auteur de *l'Istibṣār*, le procédé périlleux de percement, à la base de puits profonds, de la dalle calcaire scellant la couche réservoir<sup>11</sup>. Ces puits devaient de plus être chemisés dans leur tronçon supérieur pour éviter d'être pollués par la nappe phréatique (0,50 m à 3 m de la surface du sol) très chargée en sel et donc inapte à la consommation et à l'agriculture. Des traces fossiles du réseau hydraulique, sur lequel s'appuyait tout le système économique de l'oasis, ont pu être repérées par Marguerite van Berchem au travers de nombreuses *sāqiya-s* et de limites de parcelles qui s'étalent en contrebas des noyaux constitutifs de Sedrata. La présence de mollusques d'eau douce ou légèrement saumâtre comme les *Melania* et l'inusuelle amplitude de certains canaux d'irrigation font penser qu'à l'époque de l'occupation du site l'apport en eau était continu et abondant. Faute de données archéologiques – pourtant potentiellement accessibles avec les outils actuels – permettant de préciser le type d'agriculture pratiquée, il faut se tourner vers les textes : ceux-ci mentionnent une production prédominée par les palmiers dattiers, mais aussi tournée vers la céréaliculture incluant blé, orge et une variété de sorgho<sup>12</sup>. L'élevage devait constituer un autre pendant de cette activité, même si l'archéologie reste muette sur ce point<sup>13</sup>.

Le fait que l'aire de Sedrata soit située topographiquement quelques mètres plus haut que les terres occupées par la palmeraie actuelle de Ouargla la rendait plus vulnérable que cette dernière face à un éventuel rabattement, même faible, de la nappe qui se traduisait par une diminution de l'ascendance des eaux et un tarissement des puits. Sa surexploitation put être fatale à l'oasis de Sedrata, la plaçant dans la problématique très actuelle d'une

8 Aillet *et al.* 2017, 48-54.

9 Ibn Ḥaldūn, *Ta'riḥ*, VI, 136.

10 Il n'était donc pas nécessaire de faire appel à un système d'extraction (norias, balancier, etc.) pour son extraction.

11 Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, III, 299-300. La seule erreur de cet auteur est de situer des puits artésiens au Touat et au Gourara, où ils semblent n'avoir jamais existé du fait des caractéristiques de l'environnement géologique.

12 Aillet 2017, 66.

13 De nouveau en raison de l'absence de données archéozoologiques. L'une des constructions mise au jour renferme des structures interprétées par Marguerite van Berchem comme des mangeoires, piste certes intéressante mais insuffisante à elle seule pour restituer une pratique de l'élevage sur le site. Voir van Berchem 2017, 12, fig. 120 et van Berchem 1954, 169 et fig. C plan 2.

ressource non-renouvelable<sup>14</sup>. Il y a tout lieu de croire que le mouvement de transformation territoriale, qui vit l'abandon de Sedrata, l'émergence de l'établissement actuel de Ouargla comme pôle régional ainsi que la colonisation et l'essor de la vallée du Mزاب, fut également lié à une dégradation des conditions naturelles et, plus concrètement, à cette surexploitation de la nappe artésienne à l'origine de la prospérité économique de la vallée.

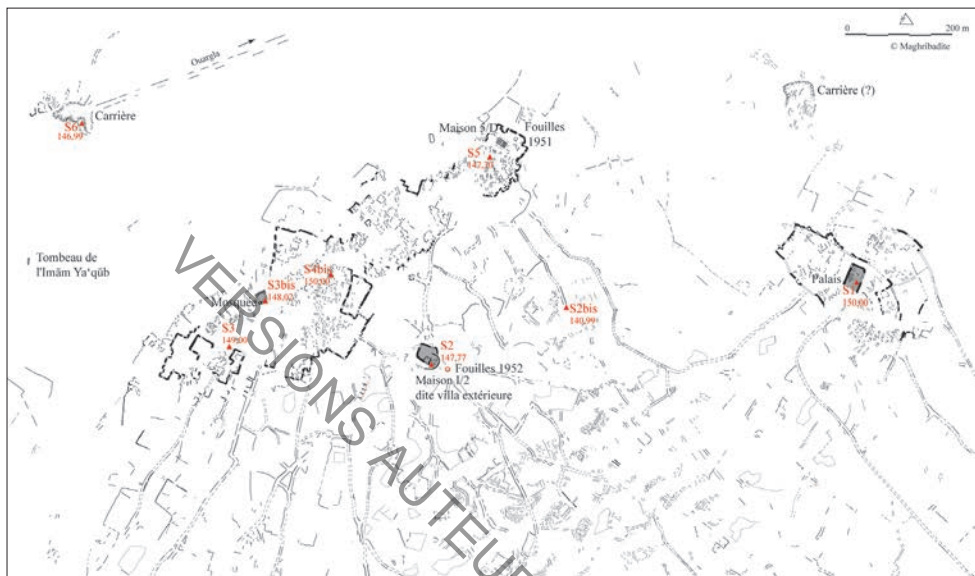


Fig. 2. Plan général Sedrata d'après l'original de M. van Berchem, 1955 (DAO : Y. Montmessin) [© Maghribadite].



Fig. 3. Stucs du "palais" de Sedrata (Mission saharienne Foureau-Lamy, 1898 (© BnF, Société de Géographie).

## LE MZAB MÉDIÉVAL, CET INCONNU

L'histoire du Mzab médiéval reste encore en grande partie à écrire et il est évidemment impossible de remédier à un tel vide dans le cadre de ces quelques pages. Notre prétention n'est ici que de suggérer des pistes de recherche pour l'avenir, principalement à partir des indices archéologiques. La première piste est, néanmoins, celle des sources manuscrites, insuffisamment exploitées bien que leur accès soit désormais grandement facilité grâce à l'énorme travail de conservation et d'archivage effectué par diverses associations locales (en particulier l'*Association Abou Ishak Ibrahim Tefayech au service du patrimoine*), sources dont on ignore encore même les potentialités pour cette première époque et, surtout, leur capacité à être confrontées avec profit aux données de terrain. La seconde est celle de l'archéologie proprement dite ; pour celle-ci, c'est une course contre la montre qu'il faudra mener si, une fois enfin vaincue l'inertie des administrations concernées, une intervention devenait possible.

Le principal problème auquel est confronté l'historien qui se penche sur le passé du Mzab est le poids d'une supposée mémoire locale qui ne repose pratiquement sur aucune source fiable, mais qui s'appuie au contraire sur des "traditions" si enracinées qu'elles dominent encore toute l'historiographie. C'est ainsi, pour ne donner que l'exemple le plus significatif, que les dates de fondation des cinq *qṣūr* de la "Pentapole" ont été fixées de façon relativement arbitraire, semble-t-il, en se référant à l'autorité du *ṣayḥ* Ibrāhīm Attfayyaṣ (1825-1914), dont le prestige au sein de l'ibadisme maghrébin est immense. La liste des sites de la vallée du Mzab supposés antérieurs à la fondation de ces *qṣūr* a, elle aussi, été fixée en fonction de légendes locales qui remontent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui ont été recueillies par l'historiographie coloniale et postcoloniale (cf. infra).

### Sources écrites et "traditions" orales

Dernier groupe d'oasis aggloméré à l'archipel ibadite, le Mzab y occupe cependant une position politique, économique et culturelle assez secondaire à l'époque médiévale<sup>15</sup>. À en croire la plus ancienne source littéraire que l'on puisse convoquer, les *Ṣūḥar* d'Abū Zakariyyā' al-Wārġlānī (m. c. 504 h./1110-1111), le territoire des "Banū Mṣ'ab" n'aurait commencé à basculer vers l'ibadisme que dans la première moitié du V<sup>e</sup> h./XI<sup>e</sup> siècle, grâce aux efforts missionnaires d'Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Bakr (345-440 h./956-1049). Cette figure spirituelle majeure est aussi à l'origine de la codification des règles de recrutement et de formation du corps très fermé des *'azzāba*, ces athlètes de la foi qui commencent alors à dominer ce courant de l'islam. D'après ce récit, les populations de ces étendues incultes (*bawādī*)<sup>16</sup> étaient déjà islamisées à son arrivée, mais elles adhéraient à la *wāṣilīyya*, c'est-à-dire à une forme de mu'tazilisme que les textes associent volontiers au mode de vie nomade de certaines tribus berbères du Maghreb. Le grand cheikh vivait alors à Tīn Yaslī, une oasis de l'oued Riġ où il s'était installé en 409/1018-1019, mais à chaque printemps il se retirait dans les terres sauvages du Mzab avec les membres de son "cercle" de disciples (*ḥalqa*). L'historiographe al-Darġīnī

15 Cherifi 2015, 130-142.

16 Pluriel de *bādīya*, ce terme peut désigner des étendues désertiques, mais il s'oppose surtout implicitement à la notion de civilisation sédentaire (*ḥaḍara*).

(VII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup> siècle) rapporte qu'il voulait ainsi endurcir physiquement ses compagnons et les entraîner à la privation d'eau et de nourriture tout en œuvrant à l'édification des habitants. Ces derniers, qui se consacraient principalement à l'élevage, se seraient alors progressivement ralliés à la doctrine<sup>17</sup>.

La prédication du maître paraît intimement liée à la pratique économique de la transhumance. Il envoie d'ailleurs l'un de ses élèves chercher du pâturage (*sā'ima*) pour ses moutons dans les "montagnes des Banū Mṣ'ab", dont on ne possède pas la localisation exacte<sup>18</sup>. D'autres récits nous montrent des cheikhs des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> h./XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles conduire leurs troupeaux dans la région qui nous intéresse, accompagnés généralement de tout un groupe de disciples<sup>19</sup>. Ce type de voyage s'accompagne fréquemment de retraites ascétiques et d'autres exercices de piété comme le jeûne.

Malheureusement, le peuplement local n'est jamais décrit. La mention des noyaux de peuplement vraisemblablement fortifiés du Mzab (*qṣūr Banī Mṣ'ab*) apparaît pour la première fois dans une source du VII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup> siècle, les *Ṭabaqāt* de Darğīnī, à propos du cheikh Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī, mort avant 570 h./1174. Depuis Wārğlān, il partait au printemps pour le Mzab avec ses moutons puis, de là, s'enfonçait dans les terres à la recherche de pâturage et remontait vers les montagnes des Banū Rāšid, c'est-à-dire vers le Djebel Amor. Puis il redescendait vers les *qṣūr Banī Mṣ'ab*, dont ne sont précisés ni le nombre ni le nom, pour regagner enfin le bassin d'Ouargla<sup>20</sup>. Exploré à partir du Rīğ, le Mzab entre donc dans la sphère d'influence de Wārğlān au VI<sup>e</sup> h./XII<sup>e</sup> siècle et le *Kitāb al-mu'allaqāt* mentionne l'arrivée dans la grande oasis d'un marchand de dattes mozabite<sup>21</sup>. Le premier savant portant la *nisba* al-Mṣ'abī ("le Mozabite") fait également son apparition en la personne de 'Abd al-Raḥmān al-Kurtī, qui s'entretient de questions de théologie avec Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī<sup>22</sup>. Enterré à Melika, ce personnage fait figure de précurseur de la lignée des oulémas locaux et la mosquée qui lui est dédiée servait autrefois à héberger les réunions des notables de l'oued<sup>23</sup>.

La littérature ibadite médiévale nous donne donc l'impression qu'au début du VII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup> siècle le Mzab commence à peine à sortir de l'ombre. Son essor se situe en fait plutôt aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles et bénéficie probablement du déclin de Wārğlān et d'un transfert de sa population. Situé derrière la Ḥammāda, ce terrible plateau désertique "où l'on meurt de soif" et "dont le sol brûlant est couvert de pierres noires", le Mzab est relativement protégé des expéditions venues de Tlemcen ou de Tunis, dont les velléités dominatrices font en général long feu<sup>24</sup>. La première véritable description des établissements du Mzab, que l'auteur rapproche de ceux du Rīğ et du Zāb, surgit alors<sup>25</sup> :

17 KSA, éd. 1985, 255 ; *Ibid.* (trad.), Le Tourneau 1961, 154 ; al-Darğīnī, *Kitāb ṭabaqāt*, II, 184.

18 Al-Darğīnī, *Kitāb ṭabaqāt*, II, 210 ; Abū 'l-'Abbās al-Ṣammāḥī, *Siyar*, II, 366.

19 *Siyar al-Wisayānī*, II, 605-606 ; al-Darğīnī, *Kitāb ṭabaqāt*, II, 270.

20 Al-Darğīnī, *Kitāb ṭabaqāt*, II, 308.

21 *Kitāb al-mu'allaqāt*, 86-87.

22 Abū 'l-'Abbās al-Ṣammāḥī, *Siyar*, II, 756.

23 Ḥāğğ Sa'īd 1238/2006, 35-37 ; Milliot 1930, 175 (pour la première occurrence, en 807/1405).

24 Voir notamment Ibn Ḥaldūn, *Ta'riḥ*, VII, 96, 177, 207.

25 Ibn Ḥaldūn, *Ta'riḥ*, VII, 80. Nous reprenons la traduction d'Abdesselam Cheddadi dans *Id., Le Livre des exemples*, II, 842-843.



“Les ksour du Mzāb sont situés sur une terre rocailleuse, au sommet de monticules et de rochers inaccessibles, ainsi que dans l'espace qui fait face à ces hauteurs les séparant de la terre pierreuse et qui porte le nom de Ḥammāda, au milieu de l'Erg, à quelques parasanges vers le sud”.

Effectivement, le peuplement de la vallée du Mzab se concentre sur des hauteurs rocheuses, pour des raisons défensives mais aussi pour épargner les terres dédiées aux palmeraies et aux cultures et pour se protéger des crues éventuelles de l'oued.

Les recueils des décisions légales prises lors des assemblées générales qui réunissaient les cheikhs de toute la vallée, ce qu'on appelle les *ittifaqāt*, contiennent deux documents datés de 807 h./1405 et de 811 h./1409<sup>26</sup>. Ils nous montrent une société désormais parfaitement organisée autour de ses cinq villes (Ghardaïa, Melika, Beni Isguen, Bou Noura, El Ateuf) (fig. 4), de ses sanctuaires et de ses élites religieuses, gardiennes du droit. C'est donc entre le VII<sup>e</sup> h./XIII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> h./XIV<sup>e</sup> siècle que se mettent en place les structures fondamentales du peuplement. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Léon l'Africain parle déjà de six noyaux de population et la vallée atteint désormais une réelle prospérité à l'échelle du Maghreb central grâce aux liens avec Alger et Bougie, vers lesquelles sont exportés les produits du commerce transsaharien, en particulier les esclaves<sup>27</sup>. Le nombre d'actes légaux conservés reste cependant assez faible : il n'explose qu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. En effet, le décollage économique du Mzab semble se situer au XVI<sup>e</sup> siècle, avec les nouvelles perspectives offertes par l'inclusion de l'Algérie dans l'Empire ottoman. La tradition livresque relie cependant cet essor à l'arrivée providentielle du Djerbien 'Ammī Sa'īd (m. 927 h./1521), qui renouvelle la vie religieuse et la culture lettrée locales et à qui la tradition attribue la paternité du système de partage des eaux<sup>29</sup>.

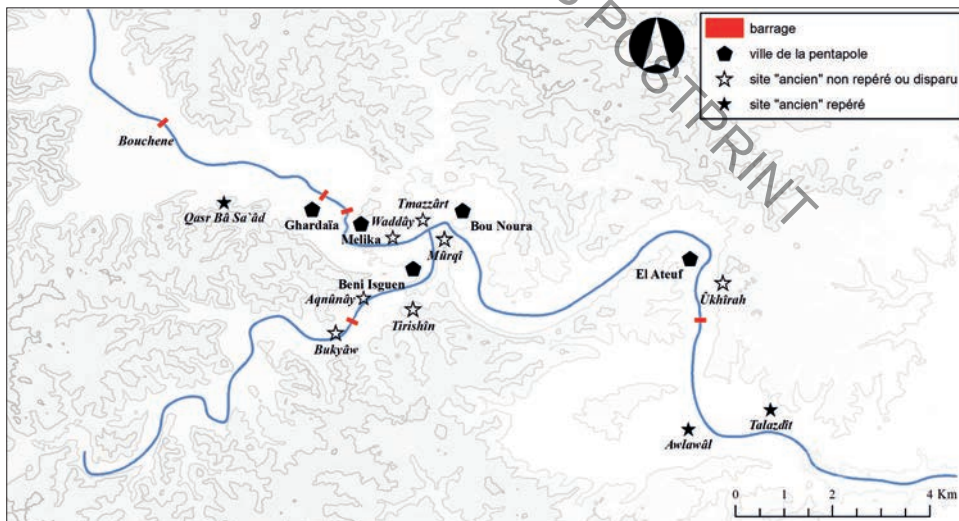


Fig. 4. Carte schématique de la vallée du Mzab. Villes de la pentapole, qṣūr ou habitats disparus et principaux barrages (DAO : M. Á. García Pérez et S. Gilotte).

26 Milliot 1930, 174-183.  
 27 Léon l'Africain 1956, II, 437.  
 28 Milliot 1930, 184 et suiv.  
 29 Ḥāḡḡ Sa'īd 1238/2006, 100.

La question de la chronologie du peuplement dans le Mزاب est cependant loin d'être résolue, l'imprécision des sources historiques contrastant avec la proximité de la tradition orale à ce sujet. C'est d'ailleurs elle qui fixe la chronologie de fondation des villes de la Pentapole, dont l'une des versions communément admise propose la succession suivante : El Ateuf en 402 h./1011-1012 ; Bou Noura en 437 h./1045-1046 ; Melika en 442 h./1050-1051 ; Ghardaïa en 445 h./1053-1054 (fig. 5) ; Beni Isguen en 720 h./1320-1321 ou 748 h./1347-1348<sup>30</sup>. Il n'est toutefois pas nécessaire de parcourir beaucoup d'écrits pour se rendre compte des contradictions qui minent ce schéma d'apparence si rigoureuse<sup>31</sup> : l'histoire locale rédigée en arabe par Yūsuf b. Bakir Ḥāğğ Sa'īd en 1962 bouleverse cette chronologie et même l'ordre de préséance des différents noyaux<sup>32</sup>. Les dates de fondation des mosquées semblent elles aussi assez incertaines, faute d'inscriptions<sup>33</sup>. Quant à la question des fondations que la tradition place avant la diffusion locale de l'ibadisme, elle nourrit un inextricable tissu de légendes, dans lequel le moindre vestige se trouve mobilisé pour reculer l'ancienneté de l'islam dans l'oued<sup>34</sup>.



*Fig. 5. Vue des quartiers hauts de Ghardaïa, dominés par les deux minarets de la mosquée émergente de la masse des dépendances récentes de celle-ci (photo Y. Montmessin, 2011).*

30 Mercier 1932, 48 ; Donnadieu *et al.* 1977, 32.

31 Rouvillois-Brigol & Mercier 1993.

32 Ḥāğğ Sa'īd (1238/2006, 15-19) donne l'ordre suivant : Agram Anwaddāy, le site qui aurait précédé Melika, en 395 h./1004 ; El Ateuf en 402 h./1012 ; Bou Noura en 457 h./1065 ; Ghardaïa en 477 h./1085 et Beni Isguen en 720 h./1321.

33 Bā 'l-Ḥāğğ 2007, 53-60 (pour les dates de fondation des cinq villes) et 85-133 (étude des Grandes mosquées, fondées selon lui au v<sup>e</sup> h./xi<sup>e</sup> siècle pour la mosquée ancienne de Bou Noura, en 447 h./1055-1056 pour celle de Ghardaïa et entre 748 h./1347-1348 et 774 h./1372-1373 pour celle de Beni Isguen).

34 Voir sur ce point Ḥāğğ Sa'īd 1238/2006, 11-12.

Face à une telle confusion, un dépouillement de la documentation manuscrite locale s'imposerait, à condition qu'elle s'étendît à la période moderne. Une analyse critique des phases de construction des mosquées de la Pentapole serait elle aussi envisageable, en lien avec la consultation des manuscrits qui éclairent la vie intellectuelle dont elles furent le foyer (fig. 6-8). Enfin, l'étude archéologique de quelques-uns des établissements dépeuplés (Bā Sa'ād, Waddāy, etc.) permettrait sans doute d'apporter des datations moins arbitraires.



Fig. 6. Mosquée de Bou Noura (photo P. Cressier, 2010).

C'est donc une image encore floue de l'histoire des premiers siècles de l'occupation humaine<sup>35</sup> du Mzab que nous livrent les sources écrites.

On en retient, en particulier, que la population premièrement installée (mais pas nécessairement autochtone) n'était pas ibadite et que l'ensemble des processus mis en jeu furent progressifs. Rien n'est dit du mode d'exploitation du territoire, dans un environnement pourtant hostile. On regrette, enfin, l'absence de tout jalon de chronologie absolue, y compris en ce qui concerne le moment de fondations des *qṣūr* de la pentapole dont on peut seulement supposer qu'ils existent déjà sous une forme semblable à l'actuelle au temps de Léon l'Africain.

La logique serait alors de se tourner vers l'archéologie pour tenter de combler les lacunes de l'information textuelle, de déterminer le mode de peuplement précoce de la vallée et sa chronologie et de préciser, du même coup, les grands traits de la culture matérielle propre aux populations protagonistes de cette colonisation de l'espace, survenue sans doute en deux temps principaux. Si elle pouvait être menée, cette démarche se heurterait à trois obstacles importants. Le premier a déjà été évoqué à plusieurs reprises : c'est la fossilisation, dans la mémoire collective, d'un récit historique sans nuance dont les jalons chronologiques ne reposent – pour l'instant – sur aucune source contemporaine des faits. Le second obstacle est l'érosion extrêmement rapide, ces dernières décennies, du patrimoine archéologique sous la pression d'une croissance urbaine échappant dorénavant à tout contrôle. Enfin,

35 Il s'agit bien dans notre esprit de peuplement (ou repeuplement) d'époque médiévale. Des vestiges protohistoriques ont été signalés dans la vallée, principalement des gravures rupestres, mais tout porte à croire qu'une forte solution de continuité existe entre une phase d'occupation (ou de fréquentation) et l'autre. Par ailleurs, certaines de ces gravures sont très probablement médiévales, voire modernes. Il serait souhaitable, à ce propos, d'entreprendre l'étude de leur éventuelle relation avec les points de surveillance de la palmeraie.

le troisième et paradoxal obstacle est l'activité de restauration des monuments "anciens" de la vallée (dont il faut rappeler qu'elle est classée depuis 1982 sur la liste du patrimoine de l'humanité par l'UNESCO) par l'organisme chargé de la conservation des sites, l'OPVM (Office de Protection et de Valorisation du Mzab). En effet, la chronologie des implantations étant considérée assurée par le récit historique dominant et le patrimonial étant assimilé au monumental, aucune étude archéologique – à commencer par celles relevant de l'archéologie de l'architecture – ne semble devenir nécessaire. Cette attitude est validée a posteriori par l'influence qu'ont encore les travaux et les publications d'A. Ravéreau, architecte visionnaire et socialement engagé, mais pour qui la combinaison d'efficacité et d'esthétique des édifices du Mzab était intemporelle, ce qui a été quasi unanimement compris, hélas, comme anhistorique<sup>36</sup>.



*Fig. 7. Salle de prière de la mosquée de Ghardaïa (photo P. Cressier, 2010).*



Fig. 8. Mosquée de Sîdî Brâhîm à El Ateuf (photo Y. Montmessin, 2011).

### La vulgate de l'OPVM. Une histoire figée

Un seul exemple suffira ; pour cela, reprenons ici *in extenso* le contenu du fascicule retraçant l'histoire des implantations médiévales de la vallée du Mزاب, tel qu'il est diffusé par l'OPVM<sup>37</sup> :

*Les Ibadhites qui furent les pionniers de cette civilisation et les premiers bâtisseurs de la vallée du M'zab y ont élu domicile après avoir choisi le chemin de l'exil qui les conduisit de la ville de Tahert, capitale de l'état Rostomide, après la destruction de celle-ci en 909, et après un épisode de galère [sic] et d'errance ont opté en fin de compte pour s'installer définitivement dans la vallée du M'zab pourtant hostile à toute forme de vie, inhospitalière, et caractérisée par la forte aridité de son sol ainsi que la rareté de ses ressources en eaux.*

*Les Ibadhites ont entrepris l'urbanisation progressive de cette vallée, conséquemment à l'avènement de la halqua des Azzaba ibadite à partir du 10<sup>e</sup> siècle J.-C. En institutionnalisant la pratique culturelle, en inculquant aux populations de la vallée le sens de l'institution et sa primauté sur l'action tribale ou individuelle et en établissant la normalisation comme base de toute action, les cheikhs des halqua ont réussi à enclencher un processus d'urbanisation de toute la vallée et au-delà du M'zab, qui s'est étalé sur une période de plus de dix siècles.*

37 [http://www.opvm.dz/10\\_Articles/13\\_Aperçu\\_historique/d](http://www.opvm.dz/10_Articles/13_Aperçu_historique/d). Ce fascicule est édité localement (2012) sans numéro ISBN.

*Auparavant, la vallée du Mزاب avait connu un enguirlandement de groupements tribal [sic], datés entre le 8<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> siècle, il s'agit des ruines des premiers ksours Berbères de la vallée précédant la création de la pentapole. Parmi les vestiges célèbres, figurent les ksours tombés en ruine.*

*À titre d'illustration, nous pouvons citer les vestiges des ksars suivants : Ksar de Talazdit (pelote de laine) près du barrage d'El Atteuf ; Ksar de Aoulawal (martyr) dans l'oasis d'El Atteuf ; Ksar de Tamezert dans la palmeraie de Bounoura ; Ksar de Agherm-Nouadday au sud de la cité de Mélika fondé en 1012 ; Ksar de Baba Saâd qui surplombe la ville de Ghardaïa fondé en 1004 ; Ksar Taourirt à El-menéaa en 10<sup>ème</sup> siècle ; Ksour Tirichine, Agnounay, Tlat Moussa dans la palmeraie de Béni-Isguène.*

*Avec l'avènement de la halqua, les mozabites ont réussi à asseoir les fondements d'une nouvelle vie distinguée par une urbanisation perfectionniste, qui a abouti à la mise en valeur de ces contrées réfractaires – à l'origine – à toute implantation durable. Cette installation a donné naissance à cinq magnifiques cités dotées chacune de sa palmeraie. Ces villes furent construites successivement selon le même schéma structurel durant la période allant de 1012 à 1353 le long du lit d'Oued M'zab.*

On ne peut que regretter le caractère ultra-synthétique d'une présentation dans laquelle le peuplement initial se résume à un transfert de population direct depuis Tahert (ce qu'aucune source historique ne conforte) et à quelques dates fournies sans discussion, tandis qu'il n'est pas précisé si les villages ou *qṣūr* dépeuplés présentent encore des vestiges visibles ou s'ils sont réduits à de simples lieux de mémoire.

### Vraisemblances et invraisemblances du processus de genèse de la "pentapole"

Rappelons brièvement l'hypothèse chronologique majoritairement admise pour la fondation des villes ou *qṣūr* de la pentapole<sup>38</sup>.

El Ateuf serait donc la première de ces villes, fondée en 402 h./1011-1012 par un groupe ibadite originaire de l'oued Mya et qui aurait séjourné un temps à l'emplacement de "Tighzert ou Temizert" (Tmazzārt), en contrebas de la hauteur où Bou Noura allait être construite plus tard<sup>39</sup>. Cette date serait peut-être légèrement plus tardive si l'on admet, en suivant Abū Zakariyā', que l'ibadisme n'aurait été introduit dans la vallée que sous l'action du réformateur Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Bakr en 409 h./1018-1019<sup>40</sup>. Au contraire, elle aurait à être reculée si l'on suivait la tradition d'origine imprécise affirmant qu'une pierre encore visible dans un mur de la cour de la mosquée d'El Ateuf proviendrait d'un minaret primitif élevé en 332 h./944<sup>41</sup>. D'ailleurs, l'ancienneté du peuplement de cette basse vallée de l'oued serait confirmée par le fait que la population d'El Ateuf aurait incorporé en partie celle de plusieurs *qṣūr* déjà en place (ainsi Talazdīt, qui aurait été construit en 384 h./994)...

38 De M. Mercier (1932, 48) à C. Donnadiou *et al.* (1977, 32). Pour les deux villes plus lointaines de Guerrara et Berriane (respectivement 1631 et 1679 : Mercier 1932, 49), les choses sont mieux assurées, de toute évidence du fait de la proximité des dates.

39 Mercier 1932, 48, n. 3.

40 Cherifi 2003, 127.

41 Donnadiou *et al.* 1977, 32.

Viendrait ensuite Bou Noura en 437 h./1046 ou 439 h./1048<sup>42</sup> selon certains, entre 440 h./1049 et 457 h./1066 pour d'autres.

Ghardaïa aurait dû attendre 445/1053 pour voir le jour<sup>43</sup>, encore que d'aucuns placent cet événement beaucoup plus tôt, en 338 h./948-949<sup>44</sup>, moment durant lequel elle aurait été en concurrence avec un autre *qṣar*, celui de Bā Sa'ād, abandonné ensuite<sup>45</sup> ; d'autres proposent 429 h./1038 ou 439 h./1048 sans préciser leurs sources, bien entendu<sup>46</sup>.

Quoique certains auteurs suggèrent 442 h./1050 pour date de fondation de Melika<sup>47</sup>, il semble que l'apparition de cette ville, en 519 h./1124, soit une conséquence de la destruction, l'année précédente, d'un établissement plus ancien, Waddāy. On rappellera que Waddāy remonterait, pour sa part, à 395 h./1004<sup>48</sup>, sans que sa nature exacte n'apparaisse clairement.

Enfin, Beni Isguen serait la dernière cité à avoir été élevée dans la vallée, en 748 h./1347, même si M. Mercier la croit encore antérieure à Ghardaïa<sup>49</sup>.

En somme, la précision chronologique de la progression de la conquête urbaine de la vallée, admise majoritairement – avec raison peut-être, mais sans justification suffisante –, tourne à la totale confusion dès que l'on essaye de rentrer dans le détail et de dresser un bilan plus complet des différentes traditions, les sources écrites livrant, quant à elles, fort peu de dates. Il est alors urgent de se poser la question de la nature et de l'origine de ces "traditions" et de la confiance à leur accorder en tentant de remonter le plus haut possible dans le temps pour chacune d'entre elles, d'évaluer aussi la fiabilité des auteurs et des compilateurs s'en faisant l'écho. Les choix effectués devront être systématiquement argumentés et confrontés aux données encore trop rares fournies par l'observation archéologique.

Avant donc d'être en mesure de reprendre la question de la chronologie dans son ensemble, voyons quels indices pourraient nous guider pour y voir plus clair, sachant que presque tous se limiteraient à suggérer des datations relatives. Les premiers seraient à rechercher dans le tissu urbain de chacune des cinq villes (existence d'une enceinte ou de son tracé fossilisé par le parcellaire, position des mosquées). Les seconds pourraient être obtenus à partir d'une vraie analyse architecturale de ces mosquées (fig. 6-8), de leur géométrie (en particulier celle de leurs éventuels agrandissements), mais aussi de leurs caractéristiques constructives (épaisseur des murs, modes de couverture des espaces, variations des orientations). Il n'est plus possible aujourd'hui de prendre pour argent comptant les dates avancées par les "traditions" sans les confronter aux réalités architecturales. Le troisième groupe d'indices doit être fourni par les vestiges d'habitats et de fortifications considérés comme antérieurs à la pentapole par les "traditions locales" ; on leur associerait les réseaux de tours défendant la vallée et sur lesquelles la mémoire collective est pour le moins peu explicite. Enfin, le

42 Mercier 1932, 48.

43 *Ibid.*

44 David s. d., 1-2, d'après le Ṣayḥ Attfayyaš.

45 Sur Qṣar Bā Sa'ād, cf. infra.

46 Ainsi que le rappelle B. Cherifi (2003, 127).

47 Schacht 1957, 5, n. 2.

48 Cherifi 2003, 134.

49 Mercier 1932, 48. Rappelons que l'OPVM retient la date de 1353 (cf. supra)...

quatrième groupe d'indices serait à tirer des relations spatiales existant avec les terroirs cultivés et les structures hydrauliques majeures (essentiellement les barrages).

### *Qṣūr* et mosquées

S'il existe bien des plans-masses des cinq *qṣūr* aucune analyse n'en a jamais été faite, au-delà de certaines observations élémentaires<sup>50</sup>. Un tracé viaire circulaire dans la zone supérieure du tissu urbain de Ghardaïa est présenté comme l'empreinte laissée par une enceinte : celle d'un établissement primitif de superficie réduite ou celle d'une zone hiérarchiquement distincte du reste de l'habitat ? (fig. 5). À Bou Noura, la partie sommitale, la plus ancienne, de l'établissement est restée en ruine – nous dit-on – depuis des événements violents que d'aucuns situent en 648 h./1250 (fig. 6)<sup>51</sup>, date tout à fait impossible à retenir vu l'état de conservation des ruines aujourd'hui encore : quelle que soit cette date, la limite avec le tissu urbain s'étendant aujourd'hui en contrebas correspond-elle à la muraille primitive ? Des fouilles dans cet espace ruiné auraient pu apporter, bien sûr, d'intéressantes données matérielles et chronologiques...

Il semble que seules Ghardaïa, Beni Isguen et le premier état de Bou Noura aient été pourvus d'une enceinte (la seconde reconstruite et modifiée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). Dans les autres villes, ce sont les façades aveugles des maisons adossées les unes aux autres qui auraient joué ce rôle. Mais ces remparts, ou leurs vestiges, n'ont fait l'objet d'aucune étude (planimétrie précise, métrologie ou caractérisation des appareils constructifs)<sup>52</sup>.

Malgré les apparences, les mosquées n'ont guère fait l'objet d'études plus approfondies. Le livre méritoire de Ma'rūf Bā 'l-Ḥāḡḡ dresse un portrait de l'état actuel des mosquées urbaines mais n'en propose pas une analyse diachronique, alors que, pour certaines, elles sont de toute évidence le résultat d'évolutions constructives longues et complexes (fig. 6-7)<sup>53</sup>. Les seules publications manifestant quelque préoccupation pour cette question ont finalement pour intérêt majeur de montrer à quel point ce type d'approche fait défaut<sup>54</sup>. Les mosquées périphériques, quant à elles, ont toutes fait l'objet de relevés, inédits ou non, mais là encore l'interprétation des phases de construction, en relation avec des faits politiques ou d'éventuelles différences fonctionnelles, brille par son absence (fig. 8)<sup>55</sup>.

50 Donnadiou *et al.* 1977, fig. p. 152-154, 186-187, 218, 223, 226.

51 Schacht 1957, 5, n. 1 ; Bonete 1960-1961, 89 ; *Id.* 1991 ; etc.

52 Les tissus urbains de Bou Noura, de Ghardaïa et de Beni Isguen montrent une structuration en deux cercles approximatifs concentriques, mais cette seule observation ne permet pas de conclure de façon certaine à une croissance en deux phases successives, toutes deux murillées.

53 Bā 'l-Ḥāḡḡ 1428/2007. Sa chronologie des édifices religieux se base sur les dates de fondation des *qṣūr* telles qu'elles sont admises par consensus, ce qui génère un raisonnement circulaire...

54 Mercier 1932 ; Bonete & Bonete 1961 ; Bisson 1962 ; Donnadiou *et al.* 1977.

55 On pense en particulier aux mosquées, célèbres et restaurées bien sûr sans étude préalable, de Ṣayḥ Ammī Sa'īd à Ghardaïa, mais aussi de Sīdī Brāhīm à El Ateuf (bâtie sur le tombeau d'un "saint" ?) [Donnadiou *et al.* 1977, plans p. 180-181 et 240-243].



## Des habitats antérieurs à la pentapole ?

La liste des sites considérés par la population actuelle comme des habitats antérieurs à la pentapole, ou cités comme tels dans des ouvrages d'érudits modernes, est un peu plus longue que celle présentée par l'OPVM. Ce sont, d'aval en amont : Talazḍīt, 'Awlawāl, Uḥīrah, Qṣar al-Ahnaš, Mūrki, Tmazẓārt, Tirišin, Aqnūnāy, Talāt Mūsā, Bukyāw, Waddāy et Qṣar Bā Sa'ād. La majeure partie d'entre eux sont reconnus comme *qṣūr* ; pour d'autres, l'absence de précision laisse entendre qu'il aurait pu s'agir d'habitats ouverts. Beaucoup de ces toponymes ont été cartographiés par J. Huguet à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, mais on ne sait quels vestiges étaient réellement visibles à cette époque. Aujourd'hui, les seuls encore identifiables sur le terrain par des restes de fortification correspondent à trois de ces *qṣūr* : Talazḍīt, 'Awlawāl et Qṣar Bā Sa'ād.

Talazḍīt est dit avoir été fondé en 291 h./904 ou 384 h./994, en tout cas avant El Ateuf vers lequel serait passée ensuite sa population, ibadite pour les uns, mu'tazilite pour les autres<sup>57</sup>. Il s'agit d'une petite enceinte grossièrement triangulaire, dont les axes majeurs mesurent environ 65 m et 28 m et pourvue d'une unique porte étroite (0,75 m). La muraille elle-même, encore haute de 2,30 m, n'est épaisse que de 0,75 m à la base (fig. 9). Elle semble n'avoir abrité que quelques rares bâtisses aujourd'hui totalement arasées, principalement accolées ou à proximité de ses parements ouest et sud. Le matériel céramique (non glaçuré et non tourné) est pratiquement absent. L'exiguïté de la surface murillée comme la quasi-absence de mobilier et le très petit nombre de vestiges de constructions intérieures excluent complètement, nous semble-t-il, l'idée d'un habitat et imposent plutôt de voir en Talazḍīt une petite forteresse refuge de populations locales et/ou de contrôle du barrage d'El Ateuf et de l'accès à la basse vallée. Mais pour qui et quand ? Vraisemblablement pas au début du IV<sup>e</sup> h./X<sup>e</sup> siècle en tout cas, vu l'état de conservation, même si la muraille ne comporte aucun aménagement qui évoque l'utilisation d'artillerie.

Le "*qṣar*" de 'Awlawāl, dont la population se serait elle aussi fondue dans celle d'El Ateuf, s'élève dans une position similaire à Talazḍīt, mais à moindre hauteur, sur la rive opposée de l'oued. Il se présente cependant bien différemment (fig. 10-11) : une tour de plan quadrangulaire (3,85 m x 4,05 m à la base), du même type que plusieurs dizaines d'autres dispersées dans les palmeraies et sur les bords de la Ḥammāda, s'élève à l'angle d'une petite enceinte trapézoïdale (approximativement 22 m x 26 m). Celle-ci est épaisse de 0,86 m dans sa partie inférieure, haute de 2,30 m à 2,80 m et est pourvue de meurtrières pour arme à feu. L'observation des contacts entre ces deux structures montre que la tour, dont la porte ouvre à l'intérieur de l'enceinte, est antérieure à celle-ci. Cet ajout est sans aucun doute d'époque moderne.

56 Cf. <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb38797762q>.

57 Voir Huguet (1903, 585-587), qui nomme l'établissement "Thilèz d'Ith".



Fig. 9. Le qsar de Talazdt. La muraille vue de l'intérieur (photo Y. Montmessin, 2010).



Fig. 10. Le qsar de 'Awlawal .  
Le mode de contact de la muraille avec la tour ne laisse aucun doute sur l'antériorité de celle-là et donc sur l'époque de construction de la petite enceinte elle-même.(photo Y. Montmessin, 2010).



Fig. 11. Le qsar de 'Awlawāl. Extérieur de la muraille (photo Y. Montmessin, 2010).

On se doit d'ajouter que, pour sa part, la carte du Service géographique de l'armée, levée en 1910<sup>58</sup>, situe le toponyme de 'Awlawāl dans les parcelles situées en contrebas de cette structure fortifiée et c'est là que le docteur J. Huguet mentionne des "restes de murs entre les murets de culture"<sup>59</sup>. De la même façon, il nous été rapporté lors de notre visite de Talazđit que des ruines, aujourd'hui à nouveau masquées, étaient apparues lors d'inondations violentes en contrebas du fortin<sup>60</sup>. Cette possible similitude nous incite à nous demander si les deux fortifications n'ont pas simplement hérité du toponyme des habitats dont elles vinrent dominer l'emplacement et, probablement déjà, les ruines, totalement invisibles aujourd'hui.

Qsar Bā Sa'ād, enfin, a été construit en bordure du plateau sur la rive opposée à celle de Ghardaïa (fig. 12). Il est le plus souvent cité pour sa possible relation avec la fondation de cette ville, avec l'état initial de laquelle il a en commun la superficie<sup>61</sup>. L'enceinte de maçonnerie de moellons et timchent forme un triangle grossier dont les axes principaux mesurent

58 Carte au 1/10 000, n° 136bis, Oasis d'El Ateuf, conservée au Centre de documentation saharienne (Ghardaïa).

59 Huguet 1903, 587

60 J. Huguet (1903, 586) signale d'ailleurs également un pan de mur situé en contrebas de Qsar Talazđit, auprès de l'oued.

61 Du moins si l'empreinte ovoïde dans le réseau viaire de la ville, autour de la zone sommitale, correspond bien à la fossilisation d'une enceinte primitive : voir le plan-masse dans Donnadiou *et al.* 1977, fig. p. 152-153.

respectivement 140 m et 220 m. Elle enferme une douzaine de structures d'habitat disposées régulièrement et sans doute une citerne. À sa base, cette muraille est épaisse de 1,80 m et seulement 0,80 m à son sommet ; elle est renforcée de deux tours au sud et s'ouvre par une porte unique dans l'angle oriental. Le mobilier céramique (non glaçuré et non tourné) brille par sa rareté. D'aucuns situent la fondation de Qṣar Bā Sa'ād en 360 h./971, peu avant celle de Ghardaïa, d'autres plus tard et Qṣar Bā Sa'ād serait alors venu substituer Ghardaïa pour peu de temps ; d'autres, enfin, en font un fort destiné à résister à une expédition d'un "Abbasside"<sup>62</sup>. Toutes hypothèses que la simple observation des vestiges interdit de recevoir sans plus d'arguments.

En somme, s'il y a de toute évidence une forte solution de continuité entre les cinq villes de la vallée et les seuls trois supposés prédécesseurs qui ont été conservés et mis en valeur, cette chronologie est très vraisemblablement inverse de ce qui en a été avancé jusqu'à présent. Talazḍīt, 'Awlawāl et Qṣar Bā Sa'ād ont toute chance en effet d'être postérieurs à la pentapole telle que nous la connaissons et liés à des conflits internes à celle-ci ou à des conflits entre citadins et nomades. Évidemment, seules des fouilles permettraient de lever cette fâcheuse ambiguïté.

Des neuf autres possibles habitats dépeuplés, deux ne seraient plus localisables que par leur mosquée – édifice étonnamment absent des trois *qṣūr* qui viennent d'être mentionnés, ce qui constitue un argument supplémentaire pour ne pas identifier ceux-ci à des habitats stables –. Ce sont Waddāy et Uḥīrah, mais celle du premier a été trop remaniée pour fournir des indices solides de chronologie et celle du second a été totalement reconstruite il y a peu. Quant aux sept autres, ce ne sont pour l'instant que des fantômes d'habitat dont seuls les toponymes sont conservés sans qu'on puisse en préciser l'extension couverte. Aucun vestige de construction ni mobilier de surface n'y a été localisé lorsque des prospections étaient encore possibles...

On remarquera que les "villages" disparus du sud sont tous mis en relation avec la genèse d'El Ateuf, premier établissement proprement ibadite selon la tradition locale. Quant à ceux, numériquement majoritaires, de la vallée de Beni Isguen, dernière ville fondée, ils laisseraient entendre que l'apparition successive de chaque ville de la pentapole aurait entraîné le repli d'un habitat moins dense vers celui, perché et concentré, des nouveaux *qṣūr*. Ceci, bien sûr, si le qualificatif d'"ancien" qui leur est donné équivaut bien à "pré-ibadite".



Fig. 12. L'enceinte du qasr de Bā Sa'ād, sur la rive de l'oued opposée à Ghardaïa (© Google Earth).

### Le réseau des tours : médiéval ou moderne ?

La vallée du Mزاب conserve un important patrimoine castral dont on pourrait penser que l'analyse serait de quelque utilité pour éclairer la question de l'évolution du peuplement. Ces tours (*burg-s*), dont l'inventaire lancé dès les années 1970 par l'OPVM est vraisemblablement achevé aujourd'hui – mais n'est pas consultable –, ponctuent l'ensemble du paysage<sup>63</sup>. Un rapide parcours de la seule vallée latérale de Beni Isguen nous permet une première évaluation du phénomène (fig. 13). Onze de ces édifices s'y élèvent encore. Ils ont presque tous été restaurés sans aucune étude archéologique préalable. Tous répondent à un même modèle : plan quadrangulaire, corps en tronc de pyramide, escalier central autour duquel peuvent s'organiser des pièces superposées sur deux à quatre étages quand l'espace est suffisant, meurtrières sur les quatre faces et bretèche au-dessus de l'unique accès (fig. 14). Au-delà de ces caractères communs, ces tours diffèrent principalement par leurs fonctions et leurs dimensions, les unes et les autres étant liées. On distingue ainsi *grosso modo* : des tours de rebord du plateau, plus grandes, pouvant abriter un certain nombre de défenseurs et devant servir à la surveillance et à la défense d'un secteur de la palmeraie, voir seulement à celles de structures hydrauliques particulièrement importantes (barrage et complexe hydraulique de Bouchene, à quelques kilomètres en amont de Ghardaïa, par exemple) ; des tours de palmeraie, dressées entre les parcelles, certaines étant destinées à la fois à la surveillance et éventuellement au refuge de populations, tandis que d'autres – minoritaires – pourraient bien avoir eu pour fonction première celle de résidence. Enfin, la tour dite de Bulila (fig. 15),

63 Seule une partie est portée sur la carte de J. Huguet (1903). M. Mercier, qui fournit quelques précisions sur le mode de fonctionnement de ce réseau de défense et de surveillance, indique aussi que les noms donnés aux tours sont ceux de "docteurs de l'Ibadhisme" (Mercier 1932, 121).

exceptionnelle par sa taille (haute de 13 m et de 5,40 m de côté à la base) se dresse au sommet de la colline de Beni Isguen où elle devait jouer un rôle de défense urbaine, de refuge, voire de réserve collective (toutes ces fonctions étant compatibles). Sa situation par rapport à la ville déconcerte et pose la question de sa chronologie au regard de celle du rempart de celle-ci<sup>64</sup>, auquel elle n'a visiblement été connectée que dans un dernier temps, ainsi qu'on peut l'apprécier sur les plans qui ont été publiés et l'observer sur la figure 15<sup>65</sup>.

Les variations morphologiques observées d'une tour à l'autre montrent que la mise en place de ce réseau s'est faite très probablement sur un temps assez long et, si l'on suit, au moins sur ce point, la chronologie officielle, l'on dispose de deux jalons : au plus tôt vers 748 h./1347 pour la tour Bulila et le XVII<sup>e</sup> siècle pour celle du barrage de Bouchene (dans la mesure où sa présence n'aurait pas eu de sens avant la création de cette extension de la palmeraie vers l'amont). Sauf celle de la ville de Beni Isguen, aucune de ces tours de la vallée n'est directement associée à un habitat, ancien ou actuel, les liens existants s'établissant plutôt avec les réseaux hydrauliques et les terroirs<sup>66</sup> ; on peut penser alors que leur généralisation est relativement tardive, liée à l'accroissement de la pression des groupes nomades, phénomène souvent invoqué.



Fig. 13. Distribution des tours de défense et de surveillance de la vallée de Beni Isguen (DAO : Y. Montmessin & S. Gilotte).

64 Cette muraille daterait de 1880 selon l'OPVM, mais M. Mercier y voit seulement une réfection qu'il place en 1860 (Mercier 1932, 116).

65 Donnadiou *et al.* 1977, 186-187 (plan-masse du *q̣sar*) et 211 (plan et section de la tour).

66 Le seul cas, tel qu'il est présenté dans la littérature, serait celui de 'Awlawāl, or nous avons vu que les édifices aujourd'hui visibles et visitables ne sont en aucun cas ceux d'un habitat et que, si un village ancien a existé sous ce nom, ses vestiges se trouveraient ailleurs, là où le docteur Huguet les a placés sur sa carte et donc bien à l'écart de la tour.



*Fig. 14. Tour de bord de plateau et tour de palmeraie. Vallée de Beni Isguen (photo P. Cressier, 2011).*



*Fig. 15. Tour de Bulila, Beni Isguen. La chronologie de cette tour, la plus grande de toutes celles de la vallée, diffère de celle de l'enceinte de la ville à laquelle elle a été rattachée tardivement (photo C. Aillet, 2010).*

## Observations sur l'hydraulique

Nous avons vu précédemment que, dans le cas de Sedrata, l'essentiel de l'exploitation des ressources en eau – et même toute cette exploitation – se faisait par puits artésiens, solution imposant un fort investissement en amont du processus, mais occasionnant un moindre coût en aval, l'écoulement de l'eau se faisant en continu et en abondance, sans que soit nécessaire une intervention humaine via, ou non, des machineries. Nous avons conclu, par ailleurs, que c'est l'abaissement de la nappe par surexploitation qui fut la cause de la mort des terroirs irrigués et, de manière sans doute prépondérante, de l'abandon de la ville<sup>67</sup>.

Dans le Mزاب et du fait de conditions naturelles très différentes (la nappe exploitable au Moyen Âge et à l'époque moderne n'était pas artésienne, sa profondeur et la topographie de la vallée interdisaient tant la mise en place de galeries drainantes – *ḥaṭṭ ra-s/fugg ra-s*<sup>68</sup> – que celle de norias à roue horizontale – *saniya-s* –)<sup>69</sup>, c'est à deux autres techniques qu'il fut fait appel : des puits à traction animale sur rampes rectilignes (*aḡrur*, désignés localement comme *Tirest Wezbad*<sup>70</sup>) (fig. 16) et des barrages qui conjuguent, d'une part, la dérivation du flux et, d'autre part, la retenue de celui-ci permettant la recharge de la nappe atteinte par les puits ; on parle alors souvent de "barrages d'absorption" (fig. 17). Ces choix, même imposés par les conditions naturelles, marquent une nouvelle solution de continuité dans l'organisation sociale d'une population ibadite censée avoir transporté en bloc sa culture matérielle depuis Warḡlān/Sedrata jusqu'au Mزاب. De plus, si aujourd'hui ces deux techniques sont bien complémentaires, elles impliquent des comportements sociaux très différents : les puits (sauf ceux répondant aux besoins domestiques et d'alimentation humaine) sont de propriété privée (mais éventuellement partagée) et leur eau est l'objet de transactions, tandis que les barrages sont construits et exploités collectivement<sup>71</sup>. Par ailleurs, la déconnexion entre la propriété de la terre et celle de l'eau impose aux micro-réseaux de distribution une géométrie particulièrement complexe et des infrastructures envahissant l'espace cultivé.

67 Cressier & Gilotte 2017.

68 Notons deux points qui ont pu prêter à des interprétations erronées. Au fond de certains puits sont parfois creusées une ou deux galeries subhorizontales d'une trentaine de mètres de longueur qui en augmentent le rendement. Par ailleurs, des galeries pourvues de puits de maintenance sont éventuellement aménagées pour sauver certains obstacles topographiques (au barrage de Bouchene par exemple), mais il s'agit alors exclusivement de conduction, non de captage.

69 La profondeur des puits peut atteindre plus de 70 m, ce qui supposerait une longueur de chaîne chargée de godets de plus de 140 m et donc un poids excessif. Dans le cas des puits à traction animale et rampe de halage, c'est l'emprise au sol de celle-ci qui pose problème puisque sa longueur est nécessairement égale à la profondeur du puits, ce qui suppose une perte de surface cultivable non négligeable.

70 Delheure 1975, 60.

71 Sur les aspects juridiques de la gestion de l'eau au Mزاب, voir bien sûr l'ouvrage de M. Feliu (1909) qui ne propose hélas pas de jalons chronologiques. Des études sur la nature et le volume des ressources hydriques – et dans une moindre mesure la gestion de l'eau – au Mزاب ont été entreprises dès avant l'annexion de la région par la France : Ville 1872 ; Amat 1888.





*Fig. 16. Trois puits à traction animale sur rampe rectiligne de la vallée de Beni Isguen. Le puits situé à gauche de la photographie est abandonné, mais sa rampe est bien visible ainsi que le petit pont-aqueduc conduisant l'eau au lieu d'utilisation. Le puits situé au centre a été restauré et pourvu d'une moto-pompe (photo Y. Montmessin, 2011).*



*Fig. 17. Barrage "d'absorption" de Beni Isguen. En amont, le réservoir est aujourd'hui pratiquement comblé par les sédiments (photo Y. Montmessin, 2011).*

Dans le cadre de notre problématique, se pose, en tout cas, une nouvelle question : ces deux techniques d'exploitation des aquifères ont-elles été adoptées indépendamment ou simultanément ? Ou encore : quelle technique avait été développée par les populations déjà installées dans la vallée lors de l'afflux des ibadites venus de Sedrata ou d'ailleurs ?

Comme pour les habitats anciens, il semble exister une vulgate locale dont, à ce stade de nos investigations, nous n'avons pas identifié l'origine, calant chronologiquement la mise en place de l'ensemble des systèmes hydrauliques qui irriguent les palmeraies du Mزاب : celle-ci se serait faite en trois étapes successives inscrites dans un intervalle de temps d'une trentaine d'années (672 h./1273, 699 h./1299 et 705 h./1306) et à l'initiative de trois *ṣayḥ-s* différents<sup>72</sup>. Parmi les problèmes posés par ce scénario et lui ôtant pratiquement toute crédibilité, le principal est que ces dates sont toutes largement postérieures à celles attribuées par ailleurs, mais sans plus de justification, à la fondation des principaux *qṣūr* !

Il est tout d'abord certain que, au moins dans un premier temps, la solution à laquelle ont eu recours les habitants primitifs n'a pas pu être celle des barrages car les afflux d'eau sont (et étaient) beaucoup trop aléatoires pour permettre un approvisionnement suffisant et constant par ce seul moyen. Il ne pouvait donc s'agir que de puits dont le type devait dépendre du mode de peuplement de la vallée : s'il s'agissait d'éleveurs ne pratiquant pas d'agriculture irriguée, alors aucune machinerie d'extraction n'était indispensable, l'extraction manuelle étant possible pour l'abreuvement du bétail comme pour la consommation humaine ; si, en revanche, un parcellaire agricole était déjà installé et exploité, cette exploitation ne pouvait se faire sans irrigation et une extraction quasi continue ou en tout cas régulière était donc nécessaire, similaire à celle qui a fonctionné jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, moment où intervint le creusement des forages profonds atteignant des nappes fossiles. Il faut remarquer que la technique qui s'est finalement généralisée au Mزاب, celle des puits à traction animale sur rampe rectiligne n'est pas la plus répandue en zone présaharienne et saharienne, mais c'est en revanche celle en vigueur dans l'île de Djerba (Tunisie), autre foyer ibadite où les conditions environnementales sont pourtant bien différentes. J. Bruhnes, au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'avait bien remarqué, mais ne voulait y voir qu'une simple coïncidence<sup>73</sup>. Il nous semble, au contraire, que l'idée d'un transfert technique depuis le Moyen Orient ou la péninsule Arabique via d'autres foyers ibadites est parfaitement recevable<sup>74</sup>, même si elle est difficile à prouver sans une étude longue et approfondie<sup>75</sup>. On a vu d'ailleurs plus haut que

72 Khelifa 2008, 15 (citant "Bahmed Cheikh Salah, 2000, *Gestion rationnelle de l'eau en zones arides. Exp : Le M'Zab*, Conférence présentée à Bordeaux, 2000, 22 pages") : "Le précurseur de tout ce système est le cheikh 'Bahmed Abou Sahaba', qui est mort en 1273 (672 H), c'est lui qui a établi toutes les bases de ce système, ensuite le système a été amélioré et renouvelé par le cheikh 'Balhaj Daoudi' qui meurt en 1299 (699 H). Enfin, en 1306 H [*sic*] les grandes inondations ont poussé le cheikh 'Hamou Oulhadj' à revoir tout le système et à opter pour la construction du barrage 'Bouchen' qui reçoit le surplus des eaux de l'oued 'Bouchemdjene' et qui alimente aussi la nappe phréatique en temps de crue". La date de 1306 est affirmée également par Benmamar *et al.* (2016, 1).

73 Bruhnes 1904, 298, n. 2.

74 Notons que M. Mercier (qui, trompé sans doute par le peu d'information sur le sujet disponible à son époque, place l'origine de la technique en Inde) plaide pour sa part pour une diffusion au travers des différents foyers ibadites (Mercier 1932, 295).

75 Le puits à rampe et traction animale (*mirnā'*) est l'un des moyens majoritaires d'exploitation des aquifères superficiels tant au Yémen qu'à Oman, en particulier dans les zones de jardinage périurbaines,

c'est un personnage venu de Djerba – ‘Ammī Sa’īd (m. 927 h./1521) – à qui une des traditions attribue la paternité du système de partage de l'eau<sup>76</sup>.

Quant aux barrages, ils posent de nombreux problèmes non résolus, en particulier celui de leur origine. Notons tout d'abord que, même s'ils s'en rapprochent par certains aspects, ils sont différents des digues implantées transversalement sous le fond de ravins de rivières sèches du sud de l'Espagne, qui retiennent l'eau de la nappe d'inféoflux, la faisant ainsi "remonter" vers la surface (*presas subálveas*), et dont certaines étaient peut-être déjà en usage à l'époque islamique<sup>77</sup>. Ils le sont aussi des barrages du Sud marocain qui viennent amplifier l'effet similaire des verrous rocheux naturels sur lesquels ils ont été construits<sup>78</sup>. Au Mزاب, ces digues, qui s'enfoncent assez profondément dans les alluvions, agissent en effet tant sur l'inféoflux que sur les rares eaux de surface. Leur impact immédiat lors de ces crues, toujours violentes et destructrices des parcelles comme des habitats, est évidemment de première importance puisqu'elles provoquent un étalement et une distribution de l'eau à l'échelle de tout un terroir. Cependant, elles supposent aussi, de la part de leurs constructeurs, une planification préalable et une gestion des ressources sur la longue durée au travers de la recharge de l'aquifère qui sera ensuite exploité par les puits. Il faut savoir, aussi, que ces barrages, ancrés de rive à rive et sur lesquels s'est focalisée l'attention depuis des décennies (fig. 17), ne sont pas les seuls : ils coexistent avec des digues de dérivation disposées plus ou moins obliquement dans les lits d'oued (fig. 18) et qui n'avaient pourtant pas échappé aux observations attentives des explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, qui en ont rendu compte, mais très succinctement.



Fig. 18. Barrage de dérivation, implanté en oblique dans le cours de l'oued, en amont de la palmeraie de Beni Isguen (photo Y. Montmessin, 2011).

mais où il peut être aussi implanté sur le trajet de galeries sub-horizontales de captage (*aflāj*). Voir, par exemple : Sergeant 1988 et Wilkinson 2013. La question de la chronologie de son apparition et de sa diffusion reste cependant encore imprécise.

76 Ḥāḡḡ Sa'īd 1238/2006, 100.

77 Voir par exemple : Pelegrín Garrido 2005.

78 Ainsi en amont des établissements médiévaux de Tāmdult ou de Nūl Lamṭa : Cressier 2004 ; González Villaescusa & Cressier 2011 ; Bokbot *et al.* 2013, 53-57.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le nombre total des ouvrages de retenue et des dériviations pose de sérieux problèmes. L. Ville en signale quatorze, qu'il semble avoir tous observés personnellement puisqu'il en fournit une description succincte<sup>79</sup>. Sa liste est plus précise que celle de C. Amat<sup>80</sup>. E. Feliu reprend ces données et laisse entendre pour sa part l'existence de seize barrages<sup>81</sup>. Au tout début du xx<sup>e</sup> siècle, J. Bruhnes n'en indique quant à lui que six sans les nommer, même s'il renvoie lui aussi aux publications précitées de C. Amat et L. Ville pour une description plus détaillée<sup>82</sup>. Enfin, si l'on suit bien la tradition orale recueillie en 1948 par J. Delheure, il n'est question que de sept barrages, celui de Beni Isguen n'étant pas mentionné tandis qu'il est affirmé qu'il n'en existe pas à El Ateuf (là où L. Ville en voyait trois et où nous-mêmes en avons vu un, particulièrement long qui plus est)<sup>83</sup>.

Les cartes anciennes participent à l'incohérence soulignée ici. Sur la première un tant soit peu détaillée de la vallée, celle de J. M. Leroux (probablement de 1882)<sup>84</sup>, certaines de ces structures hydrauliques sont déjà indiquées, mais toutes n'y figurent pas. Manquent celles de Beni Isguen et d'El Ateuf, pourtant monumentales et dont il serait difficile d'admettre qu'elles sont postérieures aux dernières années du xix<sup>e</sup> siècle, d'autant qu'elles ont été reconnues par L. Ville. Quant à Bou Noura, on pourrait croire que cette ville n'a jamais compté de barrage, car aucun document cartographique n'en signale<sup>85</sup>. Or il y en a eu un, mais que L. Ville voit comblé par les sédiments<sup>86</sup>.

Comment expliquer une telle confusion ? Les raisons en sont diverses. Aucune prospection à grande échelle spécifiquement centrée sur l'hydraulique n'a plus été menée dans la vallée après celles de L. Ville et C. Amat, tandis que les travaux modernes consacrés à l'"hydraulique traditionnelle" n'ont pas jugé utile de prendre en compte la dimension historique de l'objet de leur investigation, ou s'en affranchissent en renvoyant aux habituelles traditions sans en vérifier le fondement. Pour les plus récents de ces travaux, cet objet a perdu toute fonctionnalité, l'irrigation se faisant dorénavant à partir de nappes profondes atteintes par forages. Par ailleurs, la multiplicité des solutions constructives adoptées a de toute évidence échappé aux historiens des textes. Enfin, dans le cadre des programmes de protection du patrimoine, c'est une fois encore au "monument" qu'il a été donné priorité, sans inventaire détaillé préalable ni cartographie fine de toutes les structures en présence. Or ce qui résulte de la lecture des auteurs du xix<sup>e</sup> siècle, c'est la complexité de ces installations : dans la majorité des cas, la digue principale est associée à d'autres sans caractère monumental mais à fonction complémentaire<sup>87</sup>. Pour ne prendre qu'un exemple<sup>88</sup>, le barrage réservoir

79 Ville 1872, 39-53.

80 Amat 1888, 54-60.

81 Feliu 1902, 11-17.

82 Bruhnes 1904, 285.

83 Delheure 1975, 46-51. Une photographie de ce barrage dans Roche 1970, photo 5 p. 14.

84 Référence : carte du Mzab par J. M. Leroux 1882 (?), Bibliothèque nationale de France, GED-6136 ; source Gallica.bnf.fr / bibliothèque nationale de France <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8445069q> [consultation le 19/12/2018].

85 Voir la carte schématique récapitulative de B. Cherifi (2003, fig. 3).

86 Ville 1872, 41.

87 Pour sa part, C. Kleinknecht (1962, 7-9) distingue très explicitement les barrages de retenue et d'absorption et ceux de dérivation.

88 Il serait trop lourd, dans ces quelques pages, de reprendre une à une les descriptions anciennes.

tardif de Bouchene<sup>89</sup>, situé le plus en amont, est couplé aux réseaux issus de barrages de dérivation échelonnés dans deux oueds différents, trois dans chacun des oueds (fig. 19)<sup>90</sup>. La contemporanéité des différents éléments n'est pas toujours assurée.



Fig. 19. Déversoir du barrage d'absorption de Bouchene (état récent) et tour de surveillance du complexe hydraulique, contrôlant la zone de guet de la crue (photo Y. Montmessin, 2011).

Sous d'autres latitudes le lien spatial étroit entre habitat et barrage permet de démêler l'écheveau du réseau et donc sa chronologie. En est-il de même dans le Mzab, et y est-on vraiment en mesure de percevoir ce lien, s'il y en eut un, tant l'urbanisation récente a causé de destructions ? Quand elle existe, la digue ou le complexe de captage peut se situer à hauteur du *q̣sar* (Melika et Bou Noura), en amont (Beni Isguen, mais il s'agit d'une vallée adjacente) ou sensiblement en aval (El Ateuf) (fig. 4). Deux barrages sont éventuellement associables à Ghardaïa, l'un en contrebas de la ville (seul pont-barrage de la vallée, aujourd'hui détruit), l'autre un peu en amont (Touzouz). Enfin, le barrage de Bouchene, placé très en amont de l'ensemble, n'est associé à aucun des établissements de la Pentapole.

89 Sa construction est attribuée le plus souvent à un certain Šayḥ Hammū u'l-Hağğ et daterait de 1707 : [http://www.opvm.dz/10\\_Articles/15\\_Le\\_secteur\\_sauvegardé/83\\_Ksar\\_de\\_GHARDAIA/94\\_Le\\_système\\_de\\_partage\\_des\\_eaux\\_des\\_crues/d](http://www.opvm.dz/10_Articles/15_Le_secteur_sauvegardé/83_Ksar_de_GHARDAIA/94_Le_système_de_partage_des_eaux_des_crues/d).

90 Les chercheurs d'aujourd'hui comme d'hier ont beaucoup de mal à rendre compte de la complexité de ces ensembles et à en faire comprendre le fonctionnement. Voir à titre d'exemple, le schéma presque inintelligible des structures de captage et distribution de Bouchene, tel qu'il est proposé par Benmamar *et al.* (2016, fig. 1, p. 4).

Dans ce dernier cas, l'explication est simple : il correspond à un agrandissement tardif du périmètre irrigué qui, dans la pratique, n'était possible que vers l'amont, comme c'est une constante dans les réseaux de fonds de vallée de ce type. Le fait que quelques années à peine séparent la date probable de mise en place de ce complexe hydraulique de l'*ittifaqa* interdisant toute nouvelle extension de la palmeraie en amont (1662-1663)<sup>91</sup>, n'est pas un hasard et répond sans doute à une juste évaluation des potentialités hydriques de la vallée en relation avec les besoins de sa population.

Mais si l'on observe de plus près la distribution des autres barrages<sup>92</sup>, une seconde corrélation semble se dessiner aussi – ou plutôt ? – entre ceux-ci et certains des habitats disparus considérés par les “traditions” comme ayant donné naissance aux *qsūr* actuels (fig. 4). Ainsi la digue élevée en aval d'El Ateuf se situe-t-elle au centre d'un triangle formé par Talazdīt, 'Awlawāl et Uḥīrah, et celle située en amont de Beni Isguen est-elle implantée à la hauteur de Bukyāw et Aqnūnāy. Si se confirmait un lien entre ces habitats dépeuplés et les barrages, cela supposerait alors une plus grande ancienneté qu'il n'a été dit de l'aménagement hydraulique de la vallée, à condition bien sûr que ces villages disparus soient vraiment pré-pentapole, ce qui n'est pas encore démontré. Or, le choix de l'une ou l'autre de ces interprétations n'est pas sans conséquence pour l'histoire du peuplement de la vallée.

Au-delà de l'intérêt de leurs caractéristiques architecturales et techniques propres, les barrages du Mzab détiennent en somme – mais pour combien de temps encore – l'une des clefs de la reconstitution de cette histoire.

## CONCLUSION

La colonisation de la vallée du Mzab, sous forme de noyaux d'habitat permanent, étroitement associés à des espaces irrigués, constitue un des exemples les plus réussis de transformation et d'adaptation par l'homme d'un milieu naturel particulièrement hostile. Il est logique, dès lors, de s'interroger sur les conditions précises dans lesquelles s'est effectuée cette colonisation et de donner à celle-ci sa place exacte dans la geste ibadite à laquelle elle est indissolublement liée dans l'historiographie. L'enquête entreprise a mis en évidence, d'une part, le laconisme des sources écrites et, d'autre part, la construction artificielle d'une mémoire collective venue fausser tout essai de chronologie des faits et, même, la nature de ceux-ci. On ne peut exclure, il est vrai, qu'une partie de cette construction repose sur des bases fiables, mais la méconnaissance que l'on a de celles-ci n'en impose pas moins la méfiance.

Un recours possible reste alors l'approche archéologique à grande échelle, apte à mettre en évidence des faits matériels pouvant étayer ou, au contraire, remettre en question tel ou tel pan de cette histoire traditionnelle. Le succès pratique de la colonisation médiévale, basé sur une organisation sociale et religieuse particulière et un recours à une combinaison originale de techniques hydrauliques, a eu pour conséquence le legs aux générations postérieures d'un

91 Mercier 1932, 289. L'interdiction sera levée par une décision malheureuse de l'administration française à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

92 Par exemple sur la carte schématique de B. Cherifi (2003, fig. 3).

patrimoine historique, paysager et architectural exceptionnel, particulièrement digne de conservation, sa dimension “universelle” ayant été sacralisée par la main de l’UNESCO. Des conditions optimales en somme pour la mise en œuvre de cette approche archéologique.

Malheureusement, on assiste depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle – avec une accélération durant la dernière décennie<sup>93</sup> – à une croissance urbaine démesurée ayant pour conséquence la destruction systématique de ce legs patrimonial, à sa réduction à quelques éléments jugés emblématiques par les diverses autorités et à la mise en place d’un récit historique qui prend la forme d’un simple “*digest*”. Le patrimoine archéologique, dont seuls quelques îlots sont conservés dans un environnement désormais saturé<sup>94</sup>, a perdu ainsi progressivement sa signification, et son interprétation s’avère (et s’avèrera) de plus en plus difficile.

C’est pourquoi ces quelques pages avaient pour vocation première d’attirer l’attention sur cette situation patrimoniale dramatique et se voulaient une sorte de plaidoyer en faveur de ce qui pourrait être tenté, en dernier recours, depuis notre discipline – et peut encore l’être. Dans l’impossibilité de mettre en pratique l’approche projetée, nous nous sommes limités ici à pointer les pistes qui pourraient être suivies, à partir des principales composantes du paysage historique, pour apporter des solutions. Puissent-elles l’être avant qu’il ne soit trop tard.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Sources

Abū l-‘Abbās al-Darğīnī, *Kitāb ṭabaqāt al-mašā’ih bi-l-Mağrib*, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée, I. Ṭallay, s.n., s.d., 2 vol.

Abū l-‘Abbās al-Šammāhī, *Kitāb al-siyar*, éd. M. Ḥassan, Beyrouth, 2009, 3 vol.

Ibn Ḥaldūn, Abū Zayd ‘Abd al-Raḥmān, *Ta’rīḥ Ibn Ḥaldūn*, éd. Ḥ. Šahāda et S. Zakkān, Beyrouth, 1421/2000, 7 vol.

Ibn Ḥaldūn, Abū Zayd ‘Abd al-Raḥmān, trad. A. Cheddadi, *Le Livre des exemples, II. Histoire des Arabes et des Berbères du Maghreb*, Paris, 2012.

Ibn Ḥaldūn, Abū Zayd ‘Abd al-Raḥmān, trad. de W. Mac Guckin De Slane, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l’Afrique septentrionale*, Alger, 1852-1856 ; rééd. sous la direction de P. Casanova, Paris, 1978, 4 vol.

93 La pentapole comptait 18 000 habitants en 1896, 53 000 en 1970 et 135 000 en 2002 (Josse 1970, 46 ; Côte 2002, 110). Selon M. Côte (2002), l’expansion urbaine était plus ou moins maîtrisée au tout début des années 2000. C’est loin d’être le cas. Pourtant en 2009, la page officielle de l’UNESCO affirmait encore : “BESOINS EN MATIÈRE DE PROTECTION ET DE GESTION (2009) [...] L’élaboration d’un plan de sauvegarde permettra d’assurer la sauvegarde et la valorisation du patrimoine culturel de la Vallée, à travers notamment le contrôle de la croissance urbaine au niveau des palmeraies, des zones inondables ainsi que les éléments constitutifs du paysage naturel”. C’est la vision encore consultable sur internet : <https://whc.unesco.org/fr/list/188> (dernière consultation le 25 janvier 2019).

94 Un simple coup d’œil aux images satellites de Google Earth montre que la palmeraie est désormais presque totalement urbanisée et a disparu en tant qu’écosystème productif (et en tant que patrimoine culturel : voir note précédente).

- Kitāb al-mu'allaqāt fī aḥbār wa rivāyāt ahl al-da'wa*, éd. al-Ḥāḡḡ Sulaymān b. Ibrāhīm Bābazīz al-Wārḡlānī, Mascate, 430/2009.
- KSA (éd.) = Abū Zakariyyā' al-Wārḡlānī, *Kitāb siyar al-a'imma wa aḥbārihā*, éd. 'Abd al-Raḥmān Ayyūb, Tunis, 1985.
- Abū Zakariyyā' al-Wārḡlānī, trad. R. Le Tourneau, "La 'Chronique' d'Abū Zakariyyā' al-Wārḡlānī (m. 471 H./1078 J.-C.)", *Revue africaine*, 104, 1960, 99-176, 322-390 ; 105, 1961, 117-176.
- Abū Zakariyyā' al-Wārḡlānī, trad. H. R. Idris, *Revue africaine*, 105, 1961, 323-374 et 106, 1962, 119-162.
- Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. A. Épaulard, Paris, 1956, 2 vol.
- Siyar al-Wisyanī*, éd. 'Umar b. Luqmān Bū 'Aṣbāna, Mascate, 1430/2009, 3 vol.

### Études

- Aillet, C. (2016) : "La dame de Sedrata : retour sur l'entreprise archéologique de Marguerite van Berchem (1946-1965)", *Ikosim*, 5, 97-128.
- Aillet, C. (2017) : "Le bassin de Ouargla : foyer ibadite et carrefour du Sahara médiéval", in : Aillet *et al.* 2017, 25-85.
- Aillet, C., Cressier, P. et Gilotte, S., éd. [avec la collaboration de Y. Callot, K. Mercier et Y. Montmessin] (2017) : *Sedrata, Histoire et archéologie d'un carrefour du Sahara médiéval à la lumière des archives inédites de Marguerite van Berchem*, Madrid.
- Amat, Ch. (1888) : *Le M'zab et les Mzabites*, Paris.
- Ballais, J.-L. (2010) : "Des oueds mythiques aux rivières artificielles : l'hydrographie du Bas-Sahara algérien", *Physio-Géo*, 4, 107-127. Site URL : <https://journals.openedition.org/physio-geo/1173>
- Ballalou, Z. (2011) : *Développement du système culturel territorial de la vallée du M'Zab. Enjeux et perspectives. Réhabilitation des villes à secteurs sauvegardés en Europe et au Maghreb*, Barcelone.
- Bā 'l-Ḥāḡḡ, M. (2007) : *Al-'imāra al-islāmīyya. Maṣāʿid Mzāb wa maṣalyātuhu al-ḡanā'iziyya*, Alger.
- Bazzana, A. et Bocoum, H., éd. (2004) : *Du nord au sud du Sahara. Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Paris.
- Benmamar, S., Poulard, C., Berreksi, A., Paquier, A. et Sioussou, R. (2016) : "Du système hydraulique ancestral des M'zab aux techniques alternatives pour la gestion des inondations / From the hydraulic system of ancestral M'Zab to Sustainable Urban Drainage Systems for the management of floods", in : *Novatech. Lyon 2016, 9<sup>e</sup> Conférence internationale sur les techniques et stratégies pour la gestion durable de l'Eau dans la Ville*, 6 p. URL : <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/61874>
- Bisson, G. (1962) : "Destruction d'une ancienne mosquée à El Ateuf (Mzab)", *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, 21, 215-217.
- Bokbot, Y., Cáceres Gutiérrez, Y., Cressier, P., De Juan Ares, J., González Marrero, M. C., Izquierdo Benito, R., Mabrouk, S., Onrubia Pintado, J. et Salesse, E. (2013) : "La ville natale de Sidi Waggag : Nûl Lamta et l'archéologie de l'oasis d'Asrir", in : Naimi 2013, 21-60.
- Brunhes, J. (1902) : "Les oasis du Souf et du M'zab comme type d'établissements humains", *La Géographie*, V, 5-20 et 175-195.
- Brunhes, J. (1904) : *L'irrigation dans la Péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord. Ses conditions géographiques, ses modes et son organisation*, Paris.
- Callot, Y. (2017) : "Sedrata : un site favorable aux hommes ?", in : Aillet *et al.* 2017, 159-176.
- Cherifi, B. (2003) : *Études d'anthropologie historique et culturelle sur le Mzab*, thèse de doctorat d'Anthropologie, P.-P. Rey dir., Université de Paris VIII, Paris.
- Cherifi, B. (2015) : *Le M'zab. Études d'anthropologie historique et culturelle*, Paris.
- Côte, M. (2002) : "Une ville remplit sa vallée : Ghardaïa", *Méditerranée*, 3-4, 107-110.
- Cressier, P. (2004) : "Du sud au nord du Sahara : la question de Tāmdult", in : Bazzana & Bocoum 2004, 275-284.
- Cressier, P. et Gilotte, S. (2012) : "Les stucs de Sedrata (Ouargla, Algérie). Perspectives d'étude", in : *I Congreso Internacional Red Europea de Museos de Arte Islámico*, Grenade, 619-641.



- Cressier, P. et Gilotte, S. (2015): "Nuevas lecturas de las casas de Sedrata (Ouargla, Argelia)", in : Díez & Navarro 2015, 47-73.
- Cressier, P. et Gilotte, S. (2017a) : "Urbanisme et hydraulique en milieu oasien au Moyen Âge : Wārglān et Sedrata", in : Aillet *et al.* 2017, 203-215.
- Cressier, P. et Gilotte, S. (2017b) : "Les décors de stuc de Sedrata : essai de datation et de systématisation de la typologie", in : Aillet *et al.* 2017, 397-431.
- David, L. (s. d.) : *Notes historiques sur le M'zab*, document ronéoté inédit, conservé à la bibliothèque du Centre de Documentation Saharienne, Ghardaïa.
- Delheure, J. (1975) : *L'hydraulique traditionnelle à Ouargla et au Mzab. L'eau nécessité première et vitale*, Alger.
- Delheure, J. (1986) : *Faits et dîres du Mzab. Timġġa d-Yilwan n-at-Mzab*, Paris.
- Díez, M<sup>a</sup> E. et Navarro, J., éd. (2015) : *La casa medieval en la península ibérica*, Madrid.
- Donnadieu, C., Donnadieu, P., Didillon, H. et Didillon, J.-M. (1977) : *Habiter le désert. Les maisons mozabites*, Bruxelles.
- González Villaescusa, R. et Cressier, P. (2011) : "Un espace agraire fossile dans le désert marocain. Une étude au croisement de l'archéologie et de l'archéogéographie", *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 125, 24-31.
- Gouvion, M. et Gouvion, E. (1926) : *Le Kharidjisme, monographie du Mzab*, Casablanca.
- Guide des sites et monuments historiques de la Wilaya de Ghardaïa* (2012) : Office de Protection et de Promotion de la Vallée du M'zab, Ghardaïa.
- Ĥāġġ Sa'îd, Y. b. Al- (1<sup>re</sup> éd. 1962 ; 2<sup>e</sup> éd. 1238/2006) : *Tārîḥ Banî Mzâb. Dirâsa iġtimâ'iyya wa iqtisâdiyya wa siyâsiyya*, Ghardaïa.
- Huguet, J. (1903) : "Les villes mortes du M'zab", *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie*, IV, 583-590.
- Josse, R. (1970) : "Croissance urbaine au Sahara : Ghardaïa", *Cahiers d'outre-mer*, 79, 46-72.
- Khelifa, A. (2008) : *Étude du système ancestral de captage et de distribution des eaux dans l'oasis de Ghardaïa*, Mémoire de Magistère, spécialité Hydraulique, Université Kasdi Merbah Ouargla, Faculté des Sciences et Sciences de l'Ingénieur, Département de l'hydraulique et du Génie civil, Ouargla.
- Kleinknecht, C. (1962) : *Le problème de l'eau au Mzab*, Ghardaïa [rapport inédit].
- Mercier, M. (1922) : *La civilisation urbaine au Mzab. Étude de sociologie africaine*, Alger.
- Mercier, M. (1932) : *La civilisation urbaine au Mzab. Ghardaïa la mystérieuse*, Alger.
- Messier, R. et Miller, J. (2015) : *The Last Civilized Place. Sijlmasa and Its Saharan Destiny*, Austin.
- Milliot, L. (1930) : "Recueil des délibérations des djema'a du Mzâb", *Revue des études islamiques*, 4, 171-230.
- Naïmi, M., dir. (2013) : *Sidi Waggag b. Zalluw al-Lamtî, aux origines du malékisme étatique nord-ouest africain*, Rabat.
- Pelegrín Garrido, M. (2005) : "Presencia subálvea de la fuente del oro en Lorca", *Alberca*, 3, 5-10.
- Ravéreau, A. (1981) : *Le M'zab, une leçon d'architecture*, Paris.
- Rebuffat, R. (2003) : "Les Romains et les routes caravanîères africaines", in : *Le Sahara. Lien entre les peuples et les cultures*, Tunis, 221-260.
- Roche, M. (1970) : *Le M'zab*, Paris.
- Rouvillois-Brigol, M. et Mercier, M. (1993) : "Mzab", *The Encyclopaedia of Islam. New edition*, Leyde-New York, VII, 826-828.
- Schacht, J. (1957) : "Notes mozabites", *Al-Andalus*, 22/1, 1-20.
- Serjeant, R. B. (1988) : "Observations on Irrigation in South-West Arabia", in : *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 18, [Proceedings of the Twenty First Seminar for Arabian Studies held at Durham on 28th-30th July 1987], 145-153.
- Van Berchem, M. (1954) : "Sedrata : un chapitre nouveau de l'histoire de l'art musulman. Campagnes de 1951 et 1952", *Ars orientalis*, 1, 157-172.
- Van Berchem, M. (2017) : "Maisons privées", in : Aillet *et al.* 2017, 279-320.
- Wilkinson, J. C. (2013) : *Water and Tribal Settlement in South-East Arabia. A Study of the Aflāj of Oman*, Hildesheim-Zürich-New York, rééd. 2013.

## COMPLÉMENT DES LÉGENDES DES FIGURES

Figure 6. Cet édifice, tombé en ruine probablement au même moment que l'ensemble du quartier haut de la ville, a été restauré il y a déjà quelques années sous l'égide de l'UNESCO. Cette restauration esthétiquement satisfaisante quoique défailante quant aux matériaux utilisés, n'en a pas moins fait disparaître les indices architecturaux (reprises, rajouts, etc) qui auraient permis d'en retracer la chronologie.

Figure 7. Au-delà de l'apparente confusion des formes d'arcs, de mode de couverture des nefs, d'orientation et de dimensions de celles-ci, de nature et de morphologie des supports, l'analyse conjointe de ces paramètres devrait permettre de fournir des hypothèses fiables sur l'évolution de cet édifice majeur.

Figure 8. Cet édifice, de dimensions modestes et à la silhouette épurée (source d'inspiration à ce titre de l'architecte Le Corbusier), présente une étonnante structure intérieure gigogne dont la chronologie et fonction restent à préciser.

Figure 9. Le *q̣sar* domine la vallée en aval d'El Ateuf. La végétation occupant le lit de l'oued est sans rapport avec la palmeraie : elle croît spontanément du fait de la résurgence depuis quelques années des eaux d'égouts de l'ensemble des agglomérations situées en amont.

VERSIONS AUTEURS POSTPRINT